

Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan

Autor(en): **Camfranc, M du**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 125

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249877>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

à
Porrentruy

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

NOTES ET REMARQUES

DE

Jean Jacques Joseph Nicol

cordonnier, bourgeois de Porrentruy.

1757-1771

1795-1809

(Suite).

Deuxième partie.

1795

Pierre-Joseph Voisard, autrefois prêtre et promoteur de l'Officialité chez le prince évêque de Porrentruy, est arrivé de Paris dans notre ville, les premiers jours de janvier. A présent, il est marchand de bonnets de police, de devants de veste en soie et d'autres marchandises. Il porte lui-même le bonnet de police, et le bonnet de peau de renard pendant en bas du dos. Il ne souffre pas qu'on l'appelle abbé: il est aussi marchand de vin.

Pendant le mois de janvier 1795, on ne donne qu'une coupe de grain par personne pour cinq jours: encore on n'en donne plus, et on ne peut avoir de grain. Le penal se vend un écu de six livres: encore faut-il aller le chercher dans les villages, et courrir dans plusieurs villages avant que d'en trouver. La livre de pain se vend deux batz. Aucun boulanger n'a plus de pain. Les trois quarts de la ville se trouvent cinq à six jours sans une bouchée de pain. Voilà six semaines que la bise souffle, sans neige: il fait un froid terrible, tout gèle, jusqu'aux pommes de terre dans les caves. Le tiers de la ville se trouve sans bois. Il faut payer cinq livres une voiture de bois, c'est-à-dire cinq livres en argent de Bâle, et en papier cinquante livres. C'est une misère que de vivre à présent.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 23

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Une flamme passa dans les yeux de Boleslas; il perdait sa douceur voulue et il s'écria:

— Marie-Alice, je vous le conseille, mesurez vos paroles. Puisque vous me connaissez, dites-vous, vous devez savoir que, de nature, je ne suis ni humble, ni patient.

Elle se dressa de toute sa hauteur.

— Je le sais; mais que m'importe cette colère que je vois monter en vous. Je préfère l'insulte et la menace à la douceuse hypocrisie.

Elle continuait, amère et implacable:

Le 20 janvier 1795, la livre de lard se vend neuf batz. Il y a une telle quantité de loups dans notre pays que cela fait trembler: les gens ne sont pas en sûreté dans leurs villages pendant le jour, à plus forte raison pendant la nuit. Une grande maladie règne dans sept villages autour de Mulhouse: les gens tombent morts en parlant entre eux, sans qu'il y ait aucun soulagement à donner. Dans Porrentruy il règne une fièvre qui enlève du monde, elle est très répandue. On dirait que c'est la fin du monde comme tout marche dans ce moment!

Le 14 janvier 1795 la femme Merlet est déçédée, le mercredi.

Les 25 et 26 janvier, il fait un froid et une gelée qui égalent l'hiver de 1788 à 1789. La terre est gelée à plus de trois pieds de profondeur.

Le grand froid a duré depuis le 15 décembre 1794 jusqu'au 27 janvier 1795. Dans les troupes françaises un grand nombre de soldats, plus de vingt mille dit-on, ont gelé, sans compter un nombre égal qui avaient les pieds ou les mains gelés. Les uns subissaient l'amputation d'un doigt, les autres de deux ou trois doigts: les uns des mains, les autres, d'un bras ou d'un pied.

Dans le courant de janvier, la maladie du gros bétail continue dans notre contrée: elle gagne du terrain. Les fermiers de Fréteux ont perdu, il y a quelques jours, une pièce de bétail de cette maladie, et comme il faisait un si grand froid, ils ont brûlé une toise de bois dans l'endroit où ils voulaient enfouir l'animal; mais ils n'ont pas pu dégeler la terre, et il a fallu brûler ce bœuf entièrement à force de bois.

Le penal de bon grain se vend à présent 48 batz: encore on n'en peut avoir qu'à grande peine.

Le 1^{er} février les pommes de terre se trouvent presque toutes gelées: elles se vendent déjà douze batz le penal.

— Ah! comme je vois clair dans votre jeu. Vous avez espéré m'assouplir, me dompter par un repentir simulé; puis, avec mon pardon, nous aurions recommencé notre vie infernale d'autrefois... Jamais... entendez-vous.

Et lui montrant de nouveau la porte de son bras tendu:

— Partez; je vous l'ai dit, cette scène est trop longue. Je ne chanterai plus pour vous, comte de Rouloff, qui ne savez que mendier l'or de la cantatrice. Ne vous avais-je pas déjà signifié ma porte? Mais les mendiants nobles sont, paraît-il, très durs à être rebutés.

La stupéfaction l'emportait sur la colère en Boleslas; il demeura confondu, ne bondissant pas encore sous l'outrage. Jamais il n'avait entendu le dédain tomber de si haut, le mépris éclater ainsi et rejaillir dans l'ironie du rire amer.

Il se redressa en disant:

— Ah! prenez garde! Mesurez vos paroles.

On vend deux batz et demie la livre de pain, sept batz la livre de beurre, cinq batz une douzaine d'œufs, et tout en proportion. On est presque hors d'état de vivre et l'on se trouve trois, quatre, cinq jours sans pain. La livre de chandelles se vend neuf batz.

Une fièvre enlève les gens à grande force.

Voilà quatre à cinq mois que les voituriers de la ville et des villages sont obligés d'aller avec leurs chars et leurs chevaux à Strasbourg, et même plus loin, et presque sans paiement.

Les 11, 12, 13 et 14 de février 1795, on a enlevé les tableaux de toutes nos églises, pour les envoyer à Paris où ils doivent être brûlés.

Plus du tiers de la ville mange de la viande le vendredi et le samedi, comme les autres jours.

Jean-Pierre du magasin, et Mademoiselle Boichat l'ainée sont morts le 24 février.

Le 5 mars, on a vendu à l'encan toutes les grilles en fer du couvent des Annonciades, à Joseph Petitrichard. On a commencé à vendre les églises de la ville et du pays.

Le 1^{er} mars le citoyen Paumier officier, est devenu maire de la ville (président de la municipalité) en place de Meyer teinturier.

Les principaux persécuteurs de la religion sont: Boillot de Belfort, Lopès juif, Welter, Schisler, () sans compter beaucoup d'autre-bourgeois de la ville, parmi lesquels on distingue Boichat chapelier, Néguelen son gendre, Jubin le vieux, cordonnier, etc. etc.

Dans le courant de mars 1795, Jeannet directeur de l'hôpital établi au séminaire, autrefois rat-de-cave en Alsace, a épousé la troisième fille de M. de Rosé... C'est une demoiselle noble qui prend pour mari un rat-de-cave!

(*) Les quatre étaient des fonctionnaires venus de France. Lopès, juif bordelais, faisait partie du directeur du Mont-terrible.

La fièvre de l'indignation la gagnait. Violente, exaspérée, elle mettait à nu les multiples blessures de son cœur. Jamais, sur la scène, elle n'avait atteint à une si grande puissance dramatique. Ce qu'elle exprimait n'était pas du fictif, mais bien du souffert, du vécu.

Boleslas l'écoutait frémissant. De plus en plus il perdait tout empire sur lui-même.

Il criait à son tour:

— Mais, taisez-vous! Taisez-vous donc!

Elle ne se taisait pas. Elle reprit, au contraire, avec un mélange de furieuse indignation et de profonde tristesse:

— Et c'est à moi que vous osez demander le salut sous forme de pièces d'or? Mais sachez donc que, par vos trahisons, vous m'avez fait supporter un martyre à ne pas y survivre. Avez-vous donc oublié que vous avez été mon bourreau de toutes les heures, de toutes les minutes? Quand vous n'étiez plus là, c'étaient vos lettres qui m'arrivaient... vos lettres de décafé aux